

Archipel 33
présente

C'EST PARTI

Un film de
Camille de Casabianca

Durée : 1h32

Sortie le 10 Février 2010

Distribution
Cineclassic

Laurence Bierme

laurence.bierme@orange.fr

Tél. : 01 48 01 08 09

Presse

Magali Montet

magali@magalimontet.com

jonathan@magalimontet.com

Tél. : 01 48 28 34 33/ 06 71 63 36 16

Textes et photos téléchargeables sur
<ftp://archipel33.fr/data>
Utilisateur : presse / Mot de passe : c-parti

Un matin, dans les environs de Paris, des hommes et des femmes entreprennent de vider un grand local rempli de dossiers. Parmi eux, on découvre Olivier Besancenot. Lui et ses amis jettent par la fenêtre les archives accumulées depuis quarante ans par leur organisation, la LCR. En bas, dans une grande benne, s'entassent vieilles étagères, livres de philosophie marxiste et plans de campagne.

La semaine suivante, les travaux commenceront pour accueillir leur rêve, un nouveau parti anti-capitaliste, large et ouvert, qui doit naître un an plus tard jour pour jour.

Le film suit ces débuts pleins d'espoir, et pleins d'embûches...

Extraits du journal de la cinéaste

Janvier

Un soir où il tombe de la neige mouillée, je dîne avec François Sabado, dirigeant de la LCR (Ligue Communiste Révolutionnaire) dans un petit restaurant argentin près de Maubert-Mutualité. Découpant sa grosse tranche de viande saignante, il me raconte leurs deux ans de déchirement interne pour arriver à la décision de se dissoudre, afin de créer une organisation plus large, plus souple. Délicat, il s'excuse pour le cliché, mais la situation est là ; les riches deviennent de plus en plus riches, les pauvres de plus en plus pauvres. Plus le fossé se creuse, plus la gauche traditionnelle est gênée et moins elle peut se targuer de représenter les couches populaires. Du coup, l'extrême-gauche se retrouve avec un rôle important à jouer. (...) Je suis intéressée par ce renouvellement théorique envisagé. Ils ne sont donc pas si fossilisés. J'ai rencontré Sabado au lycée. Il venait distribuer des tracts devant la sortie. Il m'a convaincue, j'ai rejoint les Comités Rouges et on est devenus amis. À mon tour, je me suis mis à distribuer des tracts et à vouloir abattre le monde pour le remplacer par un autre beaucoup mieux. C'était le début des années quatre-vingt, on était un certain nombre à y croire.

On parle de tout, de rien, de ses vacances en Sardaigne, de son cholestérol puis, à brûle-pourpoint, il me rappelle l'époque, plus récente, où j'applaudissais leur décision de changer Krivine, un raccourci pour dire « changer de porte-parole ». À chacun de nos déjeuners, je lui suggérais que c'était une nécessité. Mais l'affaire n'était pas évidente: « Toi, tu peux faire un casting dans le monde entier, nous on est 500. » Ils ont pensé à une députée européenne, Roselyne Vachetta, puis, un jour, il m'a parlé d'un jeune postier, de 27 ans. J'ai bondi : la bonne idée ! Quand j'ai rencontré Olivier Besancenot, dans un café de la porte d'Orléans, *l'Aubrac*, j'ai été immédiatement séduite, l'idée de faire un film avec lui était née mais elle n'était pas mûre. Il était crédité de 0,01% des voix et, moi, je tournais un film avec David Douillet.

Souvenirs, souvenirs...

Sabado va se laver les mains et je suis soudain traversée par la nécessité de faire un film sur la naissance de ce nouveau parti, prévue dans un an. Je dois tourner au Japon, les dates sont arrêtées, je ne sais comment je vais me débrouiller, pourtant je suis persuadée. Je n'ai pas ce genre de confiance en moi tous les jours. Sabado revient et commande un gros dessert. Je vais pour lui parler de son cholestérol mais me retiens. Au lieu de lui prodiguer des conseils de santé qui ne seront pas écoutés, je lui parle d'un film, à faire maintenant, sur la genèse de ce nouveau mouvement... Avant, c'était trop tôt. Là, c'est mûr. Il réfléchit... Il va me rappeler.

Deux semaines passent. Pas de nouvelles. Je leur téléphone. Ils en ont discuté, ils ne sont pas contre, ils vont étudier ma proposition. Mon appartenance passée à l'organisation joue en ma faveur. Je serais la mieux placée pour mener à bien ce projet.

Dans son bureau du Marais, j'en parle à un producteur fin et entreprenant, Denis Freyd. Il est intéressé. Sa filmographie - dans laquelle on trouve les frères Dardenne et des documentaires qui questionnent les inégalités - constitue une sorte de ligne éditoriale dans laquelle *C'est parti* ne dépare pas.

Je souhaite rencontrer la direction de la Ligue. Mais personne ne semble pressé. Sabado me dit d'écrire une lettre à Olivier.

Paris, le 11 janvier 2008

Cher Olivier,

(...) Vous allez bientôt voter le processus constitutif de ce nouveau parti et cette transition se prête à un projet cinématographique.

D'abord, parce qu'il y a un sujet fort et une vraie histoire, avec un début, un milieu et une fin lorsque le parti sera constitué. Ensuite, parce qu'il est intéressant de garder une trace de comment ça s'est passé. Enfin, parce que, malgré tout, pour la plupart des gens, vous apparaissez un peu comme un groupe très fermé. Décider de s'ouvrir à un public plus large, c'est aussi montrer l'intérieur de l'organisation, comment naissent les débats... Un film permet de donner chair à ça, il y a des personnes, des visages, des jeunes, des vieux, des discussions, on voit que les idées sont le fruit d'une critique collective...

Pour moi, tu ne serais pas - et je crois que c'est ce que tu souhaites - au centre du film mais, évidemment, tu sais bien que tu seras à l'image et qu'un film sur le nouveau parti sans toi ne vaudrait pas grand-chose. (...)

Février

Depuis Spartacus, il y a toujours eu des révolutions, il y en aura encore dans l'avenir. Mais quand ?

Au lieu de passer le témoin, ces révolutionnaires ont-ils décidé de brader leurs idéaux pour une manière de syndicalisme qui défend les intérêts immédiats des travailleurs ? Ou, au contraire, font-ils preuve de dynamisme, d'invention et de sens de l'Histoire avec un grand H ?

Relisant mon journal d'il y a trois ans, je trouve :

Un « film politique » de fiction, qui ne soit ni un éloge ni « Les Bronzés sont trotskistes », je n'en vois pas la réussite. Film possible sur Sabado, militant révolutionnaire, sa vie quotidienne à notre époque, un torero émouvant, anachronique et admirable.

Grand jour : Olivier est d'accord. Ils me donnent leur bénédiction, c'est le mot car j'ai l'impression de pénétrer dans une congrégation. Je pourrai tout filmer. Ils me font « entièrement confiance ». Je sens que cette solennité me lie mais je ne m'alerte pas trop. D'une part, j'ai l'œil moqueur, d'autre part, je ne sais pas faire de films sur des gens dont je me paie la fiole ; ils auront l'air sympathiques. Ils le sont, même si je les trouve parfaitement utopistes. Ce qui n'était pas le cas quand je militais.

Comment on y croyait à l'époque ? Impossible à décrire. Énormément, il n'y avait aucun doute, on ne se posait même pas la question d'un métier. Ça ne faisait pas un pli, on allait être Commissaires du Peuple. (...)

Le Grand Soir, avec des majuscules, est un idéal en voie de disparition. Il s'agit du soir de la fameuse journée où les masses travailleuses, soudain soulevées par un immense ras-le-bol, prendront le pouvoir dans leurs mains. Ça évoque la prise du palais gouvernemental, le contrôle des télécoms, des ondes hertziennes, l'état d'urgence. Les événements auront commencé à l'aube, les barricades brilleront sous les réverbères, et on pourra dire que, oui, la révolution est arrivée. Pour réussir ce jour-là, nous en étions convaincus, il faudrait des gens aux postes clés de l'administration. Après avoir fait Sciences Po et une année de prep-ENA dans le but de « pénétrer l'appareil d'État », je suis allée rue de l'Université m'inscrire au concours. Néanmoins, en sortant du bel

hôtel particulier qui abritait l'École, une flèche de lucidité m'a atteinte et je me suis soudain vue sous-préfète à Brest... J'ai demandé une bourse pour parfaire ma connaissance du monde, je l'ai obtenue, et suis partie en vitesse à l'Université de Berkeley.

* * *

Je commence à filmer les premières images en février au local de la LCR à Montreuil. (...) Suivant le fil conducteur de la construction du parti, le travail se déroulera sur un an. Il faudra tourner beaucoup pour ne garder que ce qui est costaud. Forte de mon expérience de photographe, je cadrerai. Ici, dans les bureaux calmes de cette ruelle de banlieue, je n'ai pas besoin d'ingénieur du son et l'intimité de ma seule présence est bénéfique au film. Quand les décors seront bruyants, je bénéficierai de la présence d'un complice à la perche. (...)

Émue de pénétrer dans le temple de la Ligue, je repense à mon abandon de son combat. À deux pas du campus californien, j'avais sous les yeux la classe ouvrière américaine, avec ses trois voitures par famille. Son potentiel de révolte m'a paru très bas. Le doute s'est installé en moi puis la certitude que, de mon vivant en tout cas, je ne risquais pas de connaître le Grand Soir, la révolution internationale, qui d'après Trotski devait partir des États-Unis. En revanche, mon ami Sabado décidait de continuer à œuvrer, se levant tous les matins pour aller fomenter la victoire des masses travailleuses.

* * *

Lundi matin, au deuxième étage du local de Montreuil, ils sont tous au téléphone. Olivier est là. Je ne l'ai pas vu depuis trois ans. Quand il entre dans la pièce, je le scanne spontanément. Oups, l'erreur. Sensible comme tout, il s'en aperçoit immédiatement. Je sais bien qu'il ne faut pas regarder les gens comme ça sans se cacher derrière l'objectif. Ça les gêne. Réactif comme un pur-sang de course, Olivier est, de plus, méfiant suite à d'indélicatesses de certains journalistes. (...)

Olivier parcourt la France pour des meetings et soutenir les grèves où il est sollicité. Je sais, et même si je ne le savais pas, je sens que je filme une star. Je ne vois aucun côté « politiquement incorrect » à dire ça. Le cinéma aime certaines personnes qui ont un rayonnement particulier.

Je suis ravie mais, en même temps, il faut que je fasse attention. « Pipoliser » Olivier irait à l'encontre du propos du film. Sa place est définie dès maintenant, bien avant le montage, au milieu des autres.

Autour de lui, son jeune alter ego, Pierre-François Grond, et les deux anciens, Alain Krivine et Sabado. (...) Aucun d'entre eux n'a, si l'on peut dire, la tête de l'idéologue (genre lunettes, front dégarni et teint fiévreux). Il y a un contraste entre leurs rondeurs, leur côté gentil, et l'idée qu'on se fait de militants bolcheviks. On dirait plutôt, sifflotant, les nains de Blanche Neige. (...)

Affectueuse, je reste lucide. Les héros de ce film ont ces jours-ci la tête dans le guidon. Quand je les filme parlant comme les autres politiciens, de tactique et de pourcentage, je m'ennuie parfois, alors je coupe. Cette organisation, fanatique de démocratie, anti-star, rongée par l'expression de toutes ses tendances, met en avant son porte-parole, elle s'est modernisée et souhaite s'ouvrir. Est-il possible de le faire sans se perdre ? Peut-on se servir des médias, lancer un nouveau parti « 100% à gauche » sans s'y brûler les ailes ?

* * *

Il faut que j'écrive un texte pour la chaîne *TV Tours*, intéressée par le projet. « Small is beautiful » me convient ; en même temps, je me demande pourquoi on ne le propose pas à TF1. Je m'y colle. Je suis contente de la citation que je trouve à mettre en exergue.

*La utopía está en el horizonte.
Cuando yo camino dos pasos,
ella se aleja dos pasos.
Yo camino diez pasos
y ella está diez pasos más lejos.
Para que sirva la utopía?
Sirve para eso,
Para caminar.*

(poème uruguayen)

*L'utopie est à l'horizon.
Quand je fais deux pas vers elle,
elle s'éloigne de deux pas.
Je fais dix pas et elle est dix pas plus loin.
À quoi sert l'utopie ? Elle sert à ça, à avancer.*

* * *

Je viens filmer le débarras des bureaux qui doivent être entièrement rénovés. Nouveau parti, nouveau décor. Une aubaine pour le cinéaste. (...)

En arrivant, je découvre une situation purement cinématographique. Je ne l'aurais peut-être pas imaginée si j'avais eu à la mettre en scène : l'immense benne à déchets est déposée sous les fenêtres du deuxième étage. Ils jettent donc livres et papiers par les baies vitrées. Les œuvres complètes de Lénine sont en passe d'être balancées par-dessus bord (« On trouve tout sur Internet, ça n'a rien de symbolique », mon œil), les *Cahiers du féminisme*, trois tomes du *Capital*, puis, le rythme s'accélère... Ému, Sabado tombe sur un gros cahier relié, les comptes-rendus à la main du bureau politique des années quatre-vingt, pendant la traversée du désert : « Ça, je le garde ». Ils viennent tous contempler la relique. Certaines brassées de papiers donnent lieu à des débats comiques. Je ne peux décrire les rushes sinon j'écrirais un livre...

Le film pourrait s'ouvrir sur la liquidation et le tri des archives puis serait rythmé par les travaux de rénovation prévus sur un calendrier de plusieurs mois. Adieux moquettes pourries, étagères poussiéreuses, peintures jaunâtres. Tout le film sera d'ailleurs fait de scènes concrètes, à la manière d'une fiction, sans interview. Il pourrait suivre le calendrier de la constitution du nouveau parti. (...) Comment va-t-il s'appeler ? Quel va être son programme ? Comment va-t-il fonctionner ?

Montreuil me paraît de moins en moins loin de chez moi. Je vais directement au parking, chez Darty. Tout cela, on ne le verra pas sur l'écran mais cela fait partie du film. Ça influence son contenu. Bien sûr ! On ne tourne pas les mêmes plans si on a un chauffeur, un assistant ; sans, on devient attentif à d'autres choses. L'existence détermine la conscience, comme disait l'autre.

Avril

Dans le RER pour aller tourner en Seine-Saint-Denis, esthétique de la pauvreté. Les visages des damnés de la terre sous la lumière des néons. Les vêtements qui parlent de pays lointains, gais et colorés, de la tristesse d'un exil en banlieue parisienne. J'ai les larmes aux yeux, mais je ne filme pas. C'est hors sujet. Quoi que...

À la bourse du travail de Saint-Denis, une coordination « Jeunes » dure tout un week-end. Olivier fait une très bonne intervention devant des sympathisants venus en car de toute la France. Dans le film, il y aura de la tribune, mais très peu. D'ailleurs, je quitte vite l'amphi de réunion. Je zone dans le hall des heures durant... Le dimanche, ma patience est

récompensée ; un Avignonnais du nom d'Abdel sort de la salle où il dit s'ennuyer et prend un responsable à parti : « Vous êtes des philosophes. Nous, on est des galériens. Et vous voulez pas nous dire comment s'organiser ! C'est le bordel, rien n'avance ! » L'autre prêche pour l'égalité de tous, la discussion s'engage, attirant des curieux... La scène est réussie ; tout est dans les accents, les temps, les interjections, la lumière douce qui entre par la verrière...

Impression de suivre une tragédie grecque.

La construction est classique. Il y a ici trois actes. Un groupe d'hommes qui a un but, qui se bat pour l'atteindre, rencontre des obstacles. Y arriveront-ils ? La tragédie ? Elle serait dans la beauté de l'utopie et sa fin funeste. Ils sont aimables, passionnés, intelligents, ils ont raison mais, dans le cadre de la caméra, on sent qu'il y a loin de la coupe aux lèvres. Les gens affluent vers leurs idées or ils sont trop peu nombreux et trop complexes pour faire face. (...) On a l'impression que, par peur de la bureaucratie, du pouvoir, ils permettent aux nouveaux venus de tout réinventer. Je me dis : s'ils les laissent repartir de zéro, ils n'y arriveront jamais.

* * *

Olivier est assailli de demandes de ces journalistes qu'il fuit. On sent la toute petite entreprise. L'attaché de presse, gentil, bénévole. Le côté dépassé par les événements. En réalité, toute intimité donne cette impression de bricolage. Un film sur l'UMP aurait mis en lumière la même approximation. Mais, eux, ne m'auraient pas laissé montrer leur quotidien car leur idéologie est celle des princes qui font rêver les manants. Giscard d'Estaing avait interdit le film de Raymond Depardon pour cette raison : sa campagne présidentielle n'y semblait pas sérieuse, organisée. Pourtant, il y apparaissait comme quelqu'un d'humain et, donc, de touchant. À Montreuil, on n'a pas peur de la vérité. Beau plan séquence d'Olivier à son bureau, rélicent devant l'attaché de presse, les uns et les autres, qui rentrent et sortent du champ, venant lui demander des rendez-vous pour des interviews, des meetings. Je remercie secrètement les cameramen d'actualité qui m'ont inculqué une chose à mes débuts : ne pas bouger. Je reste là, comme un chien qui ne lâche pas son os, je ne panote pas et, finalement, le plan vient.

(...)

Ceux qui me connaissent retrouveront ici un point de vue formel et moral cohérent avec le reste de mon travail. Le ton de ce film se situera dans la droite ligne des précédents. Mélange de vitriol et de miel,

il proposera une philosophie de la vie. Fiction ou documentaire, je ne vais pas « à la pêche », en me disant que d'un amas de rushes surgira le sens du film. Je choisis les gens que je filme parce qu'ils incarnent une attitude face au monde, qui, du coup, crée une complicité entre nous me permettant de travailler comme je l'entends. *C'est parti* est un objet de cinéma car il peint un idéal et ses contradictions de la manière la plus concrète qui soit. Entre les femmes du *Fruit de Vos Entrailles*, tourné en Colombie, l'héroïne d'*Une journée dans la vie de Kate Perry, actrice sans emploi*, tourné en Irlande, et Olivier et ses amis, il y a une parenté. Ils font partie de la même famille.

Ce matin, ils arrachent la moquette et les isolants en laine de verre. Les volutes de poussière sont photogéniques mais on doit tous respirer pas mal d'amiante. La moquette est aussi balancée par la fenêtre du deuxième étage...

Mai

Depuis plusieurs semaines, le débarras des archives, puis des meubles se poursuit. Les plans me réjouissent tant que, parfois, je ris de plaisir derrière l'ocilleton, agitant le cadre de soubresauts. Après les papiers, ils jettent les tables, les chaises, les vieux ordinateurs... Olivier et Pierre-François descendent l'énorme photocopieuse du deuxième étage dans l'étroit escalier. Krivine met le nez dans des dossiers poussiéreux. Dans la rue, Sabado ramasse les débris qui sont tombés du ciel à côté de la benne...

* * *

Meeting à la Mutualité. Préoccupés par l'énorme majorité masculine, les dirigeants s'emploient à faire « monter » des filles aux tribunes. Certaines ont le « truc », un vibrato, elles font vivre leurs idées. D'autres, non. (...) Ils sont très soucieux qu'on voie des « filles dans le film », ce sera la seule remarque qu'ils me feront sur son contenu. Je trouve ça charmant ! (...) Je tourne le meeting de bout en bout, de la salle vide au début, avec l'accrochage de la banderole, jusqu'au départ des loges à la fin. Je pense que, faute d'en montrer tout le déroulement (quand on filme quelque chose suffisamment longtemps, ça devient intéressant), il n'en restera peut-être rien dans le long-métrage final.

* * *

Montreuil. Réunion du SBP (Secrétariat du Bureau Politique). Dès qu'il y a un sigle qui revient dans le dialogue, je coupe. Trop compliqué.

Je pense à un film grand public, à sa sortie à Tokyo. Je ne veux pas avoir à mettre au générique un carton avec les sigles, même incontournables (PS, PC, CGT, UMP...). La réunion est entrecoupée de bruits assourdissants. Aujourd'hui, ils cassent une armoire à la masse afin de pouvoir en passer les morceaux par la fenêtre pour remplir la dernière benne, toujours placée en bas, dans la ruelle.

Juin

C'est si simple que j'ose à peine le dire : quand ça me captive, je tourne ; quand je m'ennuie, je coupe. Et, ici, pour la première fois de ma vie de cinéaste, je m'intéresse à la parole ; je veux dire à un plan fixe de quelqu'un qui parle et, donc, qui n'est pas à proprement parler du cinéma. Quand Daniel Bensaïd ou Olivier s'expriment, je trouve ça passionnant à l'écran. Leur présence, leurs yeux, leur peau, la force de leur conviction sont ajoutés par l'image. Ça me pose un problème. D'habitude, je tourne juste ce qu'il faut pour monter. Avec eux, je laisse de plus en plus la caméra suivre mon œil curieux. On verra...

* * *

Si *C'est parti* est secrètement un film sur quelque chose qui a constitué une partie importante de ma vie - dans des années de formation, en plus - , c'est surtout un récit qui s'invente et se construit selon les règles du suspense. À Montreuil, la préparation de la première coordination nationale donne lieu à des scènes de comédie. Olivier décide de ne pas être là au début de la première coordination nationale (« Je bosse, moi ! »). Les autres complotent pour le convaincre. J'ai hâte d'être à la réunion pour connaître le résultat des courses. Je suis aussi la spectatrice de ce suspense. Les films sur les institutions (l'hôpital, le grand magasin, le commissariat) me fascinent, mais, parce que j'appartiens au monde de la fiction, je choisis des narrations qui excluent le répétitif. Je suis plus à l'aise pour raconter une histoire que pour saisir des scènes d'anthologie. À vrai dire, je ne plonge pas vraiment dans l'atmosphère du moment, ce qui me plaît, c'est le mouvement de l'idée et sa traduction dans le détail, que je choisis au milieu d'une montagne d'informations. C'est bien simple, mes héros parlent sans cesse ; tour à tour, car ils s'écoutent sans se couper la parole. Mais, dès le matin, il y a un discours qui commence et se termine le soir. En les quittant, je suis épuisée par ce travail physique et intellectuel de l'écoute et du choix (parfois, précisément, de choses incohérentes ou contradictoires). Ce sera la particularité de ce film, la parole. D'habitude, quand je tourne, je

n'écoute pas ce que les gens disent. Je suis trop préoccupée par la lumière, le cadre et son évolution dans les secondes qui vont suivre, le niveau d'écoute...

(...)

Ils continuent à jeter les meubles par la fenêtre. Il n'y en a pratiquement plus. Les bennes se succèdent.

La préparation de la première coordination nationale pour le futur parti se poursuit... Elle a lieu... À la commission qui se réunit pour débattre sur le « nom », des propositions jaillissent, comme *L'Étincelle*, ou plus tirées par les cheveux comme *Caresses* (pour Convergences des Alternatives et Résistances Écologiques et Socialistes pour des Sociétés Équitables et Solidaires)... On parle de parti, mais aussi de mouvement, le mot « anti-capitaliste » déplaît car il est négatif : « Faut pas être anti ! » Ça discute sec. Olivier, entouré de deux nouveaux membres, Leïla et un ouvrier de Peugeot, tient la conférence de presse de clôture avec brio.

* * *

Réunion de bilan. La direction de la LCR est là au grand complet. C'est très riche. Rompant avec mon malthusianisme habituel, je tourne beaucoup. Je ne sais pas encore ce qu'il en restera dans neuf mois ! Cette histoire d'entrepreneurs tendus vers un but est aussi un film « historique » qui documente la transformation active d'un courant de pensée. Petit à petit, on sent les tensions entre les jeunes du Bureau Politique (Olivier, Pierre-François, Fred) et l'ancienne génération (Sabado, Krivine) mais tout se termine dans la bonne humeur. Maintenant, je connais parfaitement les lieux, je sais où me mettre, comment le soleil tourne dans la pièce, je n'ai pas les mêmes préoccupations qu'eux. Je fais mon travail et ils le respectent.

(...)

Si j'ai de la tendresse pour ces personnes, j'ai cessé de faire de la politique quand j'ai commencé à faire du cinéma, au début de ma vie d'adulte. Je ne tiens pas à être le chantre de ce parti ni à le descendre en flammes. Je filme ce processus de transformation, un peu comme une physicienne observe un corps passer d'un état à l'autre, solide à liquide.

(...)

Je mesure tous les jours la chance qui m'est donnée grâce à ce lointain passé militant que je croyais inutile - de pénétrer dans l'intimité de ce groupe. Ces idéaux d'égalité et de fraternité, traduits en images et en sons, continuent à animer les gens. On veut rêver, voir des héros en mouvement, qui posent des questions compliquées, certes, qui doutent,

bien sûr, mais qui dépensent une énergie énorme, entraînant les autres dans leur foi et leur enthousiasme.

Août

L'université d'été à Port-Leucate : des centaines de personnes, travailleurs en usine, jeunes de cités, profs à lunettes, anciens babas cools aux pantalons africains ou Bidochons en short Décathlon, discutent Marx, guidés par quatre ou cinq Normaliens, dans un village de vacances, décor digne de Fellini, sur une plage...

Je reçois un mail d'un ami :

De : sg.jussieu@gmail.com

Objet : ...

Date : 31 août 12:23:57 HAEC

Ça a l'air super-passionnant, en effet. J'adore le style "documentaire animalier" (qui, comme le précise avec raison Houellebecq, est un genre littéraire comme les autres). Et puis, la défense des espèces en voie de disparition, c'est porteur de nos jours, la biodiversité, tout ça ... Dis-toi que, plus tard, tu pourras raconter ça à tes arrière-petits-enfants : "Oui, j'ai rencontré des vrais trotskistes, il y a très très très longtemps, lors de leur grande migration annuelle vers le Sud, c'était avant le Grand Réchauffement".

Je réponds à cet ami mathématicien :

Quand tu verras cet ouvrier de chez Peugeot Mulhouse raconter son travail à la chaîne, je pense que tu seras touché par cette personne. C'est la magie du cinéma, que veux-tu. Il doit bien y en avoir une dans les mathématiques.

Je reçois :

De : sg.jussieu@gmail.com

Objet : Re : ...

Date : 4 septembre 20:19:09 HAEC

Ah, mais je n'en doute pas, c'est bien pour ça que j'adore les documentaires, c'est bien pour cela aussi que je déteste cette extrême gauche caviar que j'ai vu s'agiter à Normal' Sup (et qui me semble surtout instrumentaliser la souffrance de ces travailleurs - dont la plupart se foutent en fait totalement -).

Il ajoute :

Tu auras de l'affection pour les trotskistes tant que tu ne les auras pas rencontrés un jour dans la vie "réelle", en face de toi un pavé à la main par exemple. Ces gens-là sont sinistres, vraiment.

Bigre ! Je me rends compte que certains vont nous prendre, les producteurs et moi, pour des révolutionnaires au couteau entre les dents. Même mon fils de dix-huit ans rigole. Étudiant à Sciences Po, il a entendu Olivier à la radio dire qu'il fallait supprimer le Sénat. Le soir, à table, il m'explique le rôle du Sénat, le nécessaire équilibre des pouvoirs, et patati et patata... Je tente de lui répondre plans, cadrage, rythme, il m'écoute avec un sourire en coin, m'annonçant qu'il est inscrit sur les

listes électorales et votera PS aux prochaines élections.

* * *

Janvier 2009

Chance de faire un film sur une durée d'un an : la plage, le temps qui passe, et aujourd'hui, Montreuil sous la neige. Je rentre d'un séjour au Japon, l'œil neuf. Ils ne se sont pas vraiment aperçus de mon absence. Tant mieux. Les premiers jours du tournage, je les embrassais : « Bonjour, ça va ? » Bisou, bisou... Très vite, je me suis aperçue que cela gênait, leur donnant conscience de ma présence. J'ai arrêté. J'arrivais, je me mettais dans un coin avec la caméra et j'attendais. Ainsi, ils m'oubliaient. De mon côté, je pouvais les observer tranquillement mais, à force, je me demandais si j'existais encore. Personne ne semblait me voir. Un midi où je déjeunais avec eux, en bout de table, le gros sac caméra posé à mes pieds, un garçon m'a apostrophé : « Tu me passes le pain, Camille. » Il m'avait appelée par mon prénom, je suis tombée amoureuse de lui sur le champ ! Ça a duré trois jours. Rien ne s'est produit mais je me suis soudain vue mariée à un militant, à un héros dans l'ombre. Ça m'a permis d'imaginer que je pourrais aussi tourner des films tout en m'engageant politiquement ou sentimentalement. À suivre...

Novembre 2009

Le film a trouvé un distributeur, ou plutôt deux, épatants, Jean Henoschberg, un sage aux cheveux d'argent qui connaît Paris sur le bout du doigt, et sa collaboratrice, Laurence Biermé, une femme souriante, avec un appétit de vie communicatif. Ils se déplacent ensemble en scooter, lui devant, elle en croupe, me rappelant les personnages d'un film d'animation en pâte à modeler. Auréolée de cette bonne nouvelle, j'entre dans l'hôpital Georges Pompidou pour rendre visite à un l'un de mes meilleurs amis. Hier, on m'a alertée de l'accélération brutale de sa maladie : « Tu vas avoir un choc. » J'entre dans la chambre et je découvre un gisant, le visage rétréci, la peau cireuse, jaune foncé. En trois semaines ! Il dort, la bouche ouverte, le visage paisible, émettant un souffle régulier, trop puissant pour être rassurant. Après un moment de recueillement, je m'approche de son visage, l'embrasse et lui glisse à l'oreille : « Bernard, c'est moi, je suis venue t'embrasser. » Son visage prend une expression de souffrance. Il veut me dire quelque chose, mais

quoi ?, et n'y arrive pas. Je sors rapidement, obsédée par l'expression douloureuse qui ne s'en va pas. Je marche sous la pluie de novembre dans le quinzième arrondissement de Paris et j'appelle Sabado pour prendre des nouvelles de Daniel Bensaïd, philosophe, homme de cœur, l'un des personnages du film, dont la force de caractère inouïe devant la maladie me dopait quand, à la fin d'une journée fatigante, j'étais tentée de me plaindre. J'apprends que Bensaïd va mal. Lui non plus, ne verra pas le film. Il sera là-haut, pas dans le ciel mais sur l'écran, pour toujours. Je sais bien que la vie est plus importante que le cinéma. Pourtant, si je fais du cinéma, c'est pour retenir la vie.

Camille de CASABIANCA

Cinéaste

- 1986 **PEKIN CENTRAL**
- 1989 **APRES LA PLUIE**
- 1990 **LE FRUIT DE VOS ENTRAILLES**
- 1991 **OCTAVIO**
- 1995 **LE FABULEUX DESTIN DE MADAME PETLET**
- 2000 **VIVE NOUS !**
- 2003 **TATAMI**
- 2009 **C'EST PARTI**

Camille a également travaillé comme actrice et scénariste (César du meilleur scénario pour *Thérèse*). Elle a publié, entre autres, *Le Lapin enchanté*, roman, aux éditions du Seuil (2005).